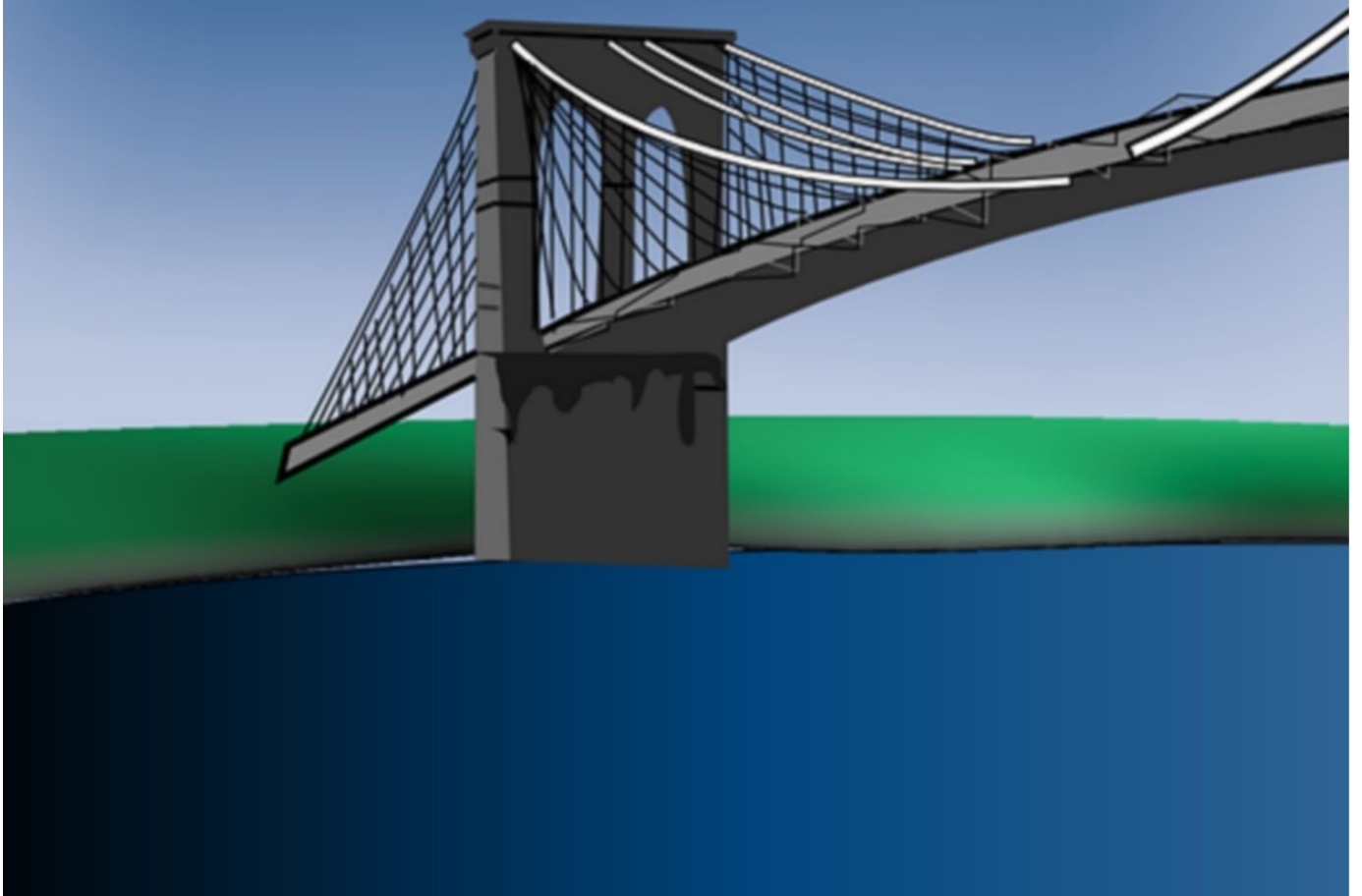


Colman Say-Wanou

Gentrification



Colman Say-Wanou

Gentrification

© Colman Say-Wanou, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7369-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En préambule

Pour mieux appréhender ce premier roman, il faut savoir que l'auteur n'est pas le narrateur.

Ce dernier ne sera identifié qu'au chapitre XVI, afin de conserver tout l'intérêt de l'histoire.

Le narrateur s'adresse au personnage principal du livre, Ignacio qu'il n'a jamais vu, à la deuxième personne du singulier, suite à la découverte de ses récits, sous forme de carnet de notes.

Ce livre est une fiction et Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

À Félicia, Antoinette et toutes les mères.

Chapitre I : la fin de récréation

— IGNACIO...IGNACIO...IGNACIO.

Au loin, tu entends très bien qu'on t'appelle. Tu reconnais cette voix stressante, stridente et stupide. C'est elle, cette Vipère d'Ablavi, la commère du quartier, notoirement connue pour régurgiter sans vergogne son venin sur la place publique. Les moindres détails de sa vie privée, y compris ses acrobaties conjugales nocturnes, et cela va de soi, les cancans du voisinage sont pour elle une jouissance quotidienne. Sa raison d'être. Il faut vraiment être étranger à ce lieu pour l'aborder en lui confiant ses états d'âme.

Tu n'as que faire de ses vociférations, tu ne vas tout de même pas arrêter ta partie de football dominicale dans la cour de l'école primaire du quartier, pour entendre encore cette Concierge déblatérer des inepties afin de satisfaire son plaisir solitaire.

Étant capitaine de ton équipe, tu continues de mener tes gars vers le camp adverse dans le but de creuser davantage le score. C'est plus fort que toi, la victoire ne te suffit pas, il faut humilier l'adversaire, le mettre K.O. par tous les moyens, et le choix élitiste de tes coéquipiers ne perd de vue, en aucune manière, cet objectif.

Cela fait un quart d'heure que vous avez entamé la deuxième mi-temps, il est quinze heures ce premier dimanche ensoleillé des grandes vacances de juillet mille-neuf-cent-quatre-vingt-un. Vous menez par trois buts à zéro et l'euphorie conquérante commence à démanger tes acolytes assoiffés de victoire.

Mais le ciel s'énerve, il tremble, occulté subrepticement par ces nuages ténébreux et menaçants. Le vent se lève au sud, du côté maritime à quelques encablures d'ici. La pluie est imminente.

Et c'est bien normal pour cette période de l'année qu'on qualifie de petite saison des pluies, en comparaison avec les pluies tropicales diluviennes des mois de mars et d'avril.

Curieusement, cela ne semble pas effrayer les six corbeaux, anormalement silencieux, inexpressifs et immobiles, perchés sur le toit de l'école primaire, les

yeux tournés en direction du terrain de jeu assiégé, comme spectateurs, guettant un autre événement que celui qui se déroule ostensiblement sous leur bec.

La voilà enfin, la pipelette aboyeuse du quartier, le septième volatile de mauvais augure en ce septième jour de la semaine, bras tendus depuis la rue, à travers la grille verrouillée de l'école, visage émacié, anguleux, les yeux exorbités, rougis certainement par des larmes de crocodile, fichu noir noué sur la tête, pieds nus, phagocytée d'un boubou vert foncé, souillé par la soudaine averse venue de l'Océan Atlantique, accentuant son teint d'ébène.

De loin, elle semble être embastillée derrière ce portail de fer, suppliant ses geôliers de la laisser sortir.

— Ignacio, Ignacio mon petit, viens vite dans mes bras, il est arrivé un malheur, te supplie-t-elle, d'une voix incroyablement douce, laquelle contraste étrangement avec ce tableau mouvant de la détenue en peine.

Interloqué, tu t'arrêtes net dans ta progression conquérante à cinq mètres du but latéral gauche adverse, ballon soudé aux pieds. Tu le dégages inhabituellement en touche au lieu de faire une passe à Kossi, ton meilleur attaquant, après toi bien entendu, positionné à la limite du hors-jeu face au gardien.

De toute façon, comment la partie pourrait-elle continuer après une intervention venimeuse aussi surprenante que foudroyante ?

Dès lors, toute la cour de l'école, les deux équipes et les spectateurs, se dirigent vers la grille, derrière toi comme un seul homme, en une espèce de procession silencieuse, sous une pluie capricieuse de plus en plus pugnace.

Même les six taiseux à plumes suspendus au toit de l'école se sont discrètement volatilisés. Ils ont certainement déjà eu vent de la mauvaise nouvelle. Pour eux aussi, le spectacle est terminé.

Il t'est impossible d'ouvrir la grille. La cour de l'école est notoirement connue dans tous les environs, pour être le repère des squatteurs fouteux récidivistes du quartier.

Pourtant, son directeur ferme les yeux sur l'occupation clandestine de l'établissement, le mal nommé « *ESPOIR* », en déplorant l'inexistence de terrains de jeux pour les jeunes dans cette cité paupérisée de Lomé.

Tu te satisfais fort bien de cette séparation imposée par le portail ferré, entre toi et cette mégère, permettant ainsi d'éviter toute effusion familière soudaine, pouvant faire jaser tout le voisinage.

Attrapant tes deux mains à travers la grille, elle se baisse doucement en te dévisageant, puis penche sa tête d'une épaule à l'autre comme pour mieux scanner tous les détails de tes émotions.

Puis, elle miaule en t'annonçant :

— Il faut être fort mon petit. *Fogan* n'est plus. Il a rendu l'âme ce dimanche à douze heures, trente minutes et cinquante secondes à l'hôpital de Tokoin. Ta cousine *Akossiwa* en revient tout juste. *Na* y est encore. Toutes mes condoléances, mon enfant.

Ton père Samuel vient de passer l'arme à gauche, à quarante-neuf ans. Et cette précision suisse de l'heure de son décès ne t'ébranle même pas, de la part de cette Concierge invétérée. Pas plus que le trépas lui-même, au demeurant. Tu n'es pas triste. Ton père n'était pas attachant. Tu ne l'aimais pas. Il était méchant.

Ce qui te désarçonne le plus, c'est la familiarité avec laquelle cette Vipère se permet de nommer affectueusement tes parents, comme vous le faites dans l'intimité de la famille. Elle n'est pas l'une des vôtres. *Fogan*, ton père par ci, *Na*, ta mère par là. Elle n'a pas le droit de s'approprier votre vie privée. C'est insupportable.

Samedi, il y a une semaine, aurait donc été ton ultime visite à ton père à l'hôpital. Cloué sur son lit, il avait beaucoup maigri, inhabituellement barbu, souffrant le martyre à cause de ses deux jambes sectionnées au niveau des genoux, méconnaissable mais pas agonisant.

La disparition de ta mère t'aurait plus anéanti. Après tout, c'est elle qui se fend en quatre comme un beau diable, chaque jour que Dieu fait, pour que ton frère, tes deux sœurs et toi, restiez entiers dans ce quartier pauvre, populaire, paupérisé, et ostracisé à l'extrême sud de la capitale, tandis que le géniteur régnait dans sa maison luxueuse sur les hauteurs de Lomé, au nord-ouest à une dizaine de kilomètres de votre trou à rats, avec sa première femme et ses cinq autres avortons.

Une troisième greluce sans enfant, créchant à quelques encablures de son quartier de privilégiés, complétait cette liste matrimoniale inflationniste et non exhaustive.

À quatorze ans, te voici rejoindre la cohorte d'enfants orphelins de père, de mère et parfois des deux, particulièrement dans ce pays inégalitaire à tous niveaux, aux mœurs primaires, anachroniques et douteuses, ce qui s'applique plus généralement à cette Afrique où les pouvoirs politiques sont absolument claniques et corrompus.

Comment peut-on poursuivre plusieurs gazelles à la fois sans s'épuiser inutilement ? À ce qu'on raconte, il arrivait à ton père de déjeuner trois fois tous les dimanches, pour satisfaire la gamelle de chaque concubine.

La polygamie est un sport masculin chez une grande majorité des Togolais, de toutes catégories sociales confondues. À la fin, ce sont toujours les femmes et les enfants qui en souffrent le plus.

Ton père était boulimique dans toutes ses entreprises. Trop de femmes, trop de baisers, trop d'enfants, trop de repas arrosés, trop de travail, trop de colères, trop d'impatiences, trop gros...

Tu le craignais par-dessus tout, tu t'es toujours demandé en ton for intérieur quand cela cesserait.

Les rares soirées de devoirs scolaires et de révisions sous son autorité t'ont laissé des traces physiques et morales indélébiles. Les souvenirs d'engueulades, de jurons, de gifles et de chicote ne reviendront dorénavant plus te hanter que dans ton sommeil et s'estomperont peut-être un jour.

C'est con à dire, mais ce putain de diabète s'est autoproclamé votre juge de paix.

*

La pluie a cessé et la nouvelle s'est répandue comme un torrent de boue, une rivière sortie de son lit pour inonder tout le quartier et au-delà. Comment pouvait-il en être autrement avec la Concierge ?

La cour du terrier qui vous sert de maison de colocation est spectaculairement noire de monde. Tu n'échapperas pas à la présence traditionnelle, à chaque

décès, de ces voisins pleurnichards, ces comédiens criards, ces baratineurs patentés, ces spectateurs curieux ainsi que ces griots bonimenteurs, soucieux paraît-il de venir soulager la peine de la veuve et des orphelins.

Encerclé, protégé par tes camarades de jeu, briseurs de foule, agglutiné à la sangsue d'Ablavi, qui relève son menton, ses narines exceptionnellement écartées comme pour humer ces badauds, fière de partager l'affiche de cette pièce lugubre qui se joue à guichet fermé, tu te frayes péniblement un chemin en direction de la porte du cabanon familial défraîchi par le temps qui passe.

Tu aperçois enfin ta jeune sœur Péguy, neuf ans, les yeux rouges et cernés, assise devant la porte en tôle rouillée de la case, sur ce vieux banc bancal que ta mère tarde à réparer depuis neuf mois. Une éternité.

Dans ce vacarme insaisissable, son regard perdu dans l'assistance semble l'envoyer hors sol, loin des préoccupations d'une enfant insouciante. Elle semble avoir subitement maigri sur place.

Arraché du septième corbeau escorte encore présent, tu cours vers Péguy. Elle te voit et se lève précipitamment du siège agonisant, manquant de se vautrer par terre pour venir à ta rencontre. Tu la serres fort dans tes bras :

— Ça va aller sœurlette, lui susurres-tu à l'oreille.

— Je ne sais pas, sanglote-t-elle.

— Si, si, tu verras. On va se serrer les coudes et on y arrivera ensemble, la rassures-tu.

— Tu crois ?, hésite-t-elle.

— Bien sûr.

— Que le Ciel t'entende !

— Où sont les autres ?, lui demandes-tu pour tenter de regrouper la fratrie.

Exténuée par tout ce tohu-bohu devant la casbah, Péguy cesse un instant de parler, tendant son bras droit en désignant de l'index la direction de la chambre située à gauche du cabanon pour t'indiquer l'endroit où se niche le reste de la famille.

Tu l'aides à se rasseoir délicatement sur le banc estropié, puis tu te diriges vers la cible désignée en laissant derrière toi la foule de visiteurs de bonne volonté, assise à même le sable, allant chacun de leurs commentaires anecdotiques sur le